

Ocean Vuong

Un bref instant
de splendeur



folio

COLLECTION FOLIO

Ocean Vuong

Un bref instant de splendeur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marguerite Capelle*

Gallimard

Titre original :
ON EARTH WE'RE BRIEFLY GORGEOUS

Couverture : Photo © Marta Blue.

© Ocean Vuong, 2019. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2021, pour la traduction française.

Ocean Vuong est né en 1988 à Saigon, au Vietnam, et vit depuis ses deux ans aux États-Unis. Il a reçu plusieurs récompenses prestigieuses pour ses textes poétiques, et notamment le prix T.S. Eliot en 2017. *Un bref instant de splendeur*, son premier roman, a rencontré un succès exceptionnel aux États-Unis et en Europe : il a été nommé Meilleur Livre de l'année par les revues américaines les plus emblématiques, et a reçu le prix *Les Inrockuptibles* étranger en France.

Pour ma mère

« Mais permets-moi de te bâtir un
petit territoire de mots, dont mon
existence serait le socle, un endroit
où te recentrer, tu veux bien? »

Qiu Miaojin

« Je veux vous dire la vérité, et déjà
je vous ai parlé des larges rivières. »

Joan Didion

I

Je recommence.

Chère Maman,

J'écris pour me rapprocher de toi – même si chaque mot sur la page m'éloigne davantage de là où tu es. J'écris pour revenir au jour où, sur cette aire de repos de Virginie, tu as fixé, horrifiée, le chevreuil empaillé suspendu au-dessus du distributeur de sodas à côté des toilettes, tandis que l'ombre de ses bois s'étendait sur ton visage. Dans la voiture, tu n'arrêtais pas de secouer la tête. « Je ne comprends pas pourquoi ils font ça. Ils ne voient pas que c'est un cadavre? Un cadavre, ça doit s'en aller, pas rester coincé comme ça pour toujours. »

Je repense aujourd'hui à ce chevreuil, à la façon dont tu as plongé ton regard dans ses yeux de verre noir et vu ton reflet, tout ton corps, déformé dans ce miroir sans vie. Et que ce n'était pas la mise en scène grotesque d'un animal décapité qui te bouleversait, mais cette

mort sans fin incarnée par la taxidermie, une mort perpétuellement en train de mourir tandis que nous passons devant pour nous soulager.

J'écris parce qu'ils m'ont dit de ne jamais commencer une phrase par *parce que*. Mais je n'essayais pas de faire une phrase – j'essayais de me libérer. Parce que la liberté, paraît-il, n'est rien d'autre que la distance entre le chasseur et sa proie.

L'automne. Quelque part au-dessus du Michigan, une colonie de papillons monarques, qui compte plus de quinze mille individus, commence sa migration annuelle vers le sud. En l'espace de deux mois, de septembre à novembre, ils se déplaceront, un battement d'ailes à la fois, depuis le sud du Canada et les États-Unis jusqu'à certaines régions du centre du Mexique, où ils passeront l'hiver.

Ils se posent parmi nous, juchés sur les rebords de fenêtre et les grillages, les fils à linge encore flous sous le poids des vêtements tout juste pendus, le capot d'une Chevrolet bleu délavé, et leurs ailes se replient lentement, comme s'ils les rangeaient, avant de claquer une fois pour l'envol.

Une seule nuit de gel suffit pour éliminer toute une génération. Vivre, alors, est une question de temps, de tempo.

La fois où j'avais cinq ou six ans et où, pour faire une blague, je t'ai sauté dessus de derrière

la porte du couloir, en criant « Boum! ». Tu as hurlé, le visage ravagé, déformé, et puis tu as éclaté en sanglots et agrippé ta poitrine en t'appuyant contre la porte, le souffle coupé. Je suis resté là, déconcerté, avec mon petit casque de soldat de guingois. J'étais un petit garçon américain qui répétait bêtement ce qu'il avait vu à la télé. Je ne savais pas que la guerre était toujours en toi, ni même qu'il y en avait eu une, de guerre, et qu'une fois que ça pénètre en vous ça ne vous quitte jamais – mais ne fait que résonner, un écho qui dessine le visage de votre propre fils. Boum.

La fois où, en CE2, avec l'aide de Mme Callahan, ma professeure d'anglais langue étrangère, j'ai lu le premier livre que j'aie aimé, un bouquin pour enfant intitulé *Thunder Cake*, le gâteau de tonnerre, de Patricia Polacco. Dans l'histoire, une petite fille et sa grand-mère repèrent à l'horizon verdoyant un orage qui se prépare, et au lieu de fermer les volets et de clouer des planches aux portes, elles se lancent dans la confection d'un gâteau. J'ai perdu pied devant ce geste, son refus aussi dangereux qu'audacieux du bon sens. Tandis que Mme Callahan se tenait derrière moi, sa bouche contre mon oreille, le courant de la langue m'a entraîné plus profond. L'histoire s'est déployée, l'orage a déferlé pendant qu'elle parlait, et puis encore une fois quand j'ai répété les mots. Préparer un gâteau dans l'œil du cyclone; se gaver de sucre alors que le danger est imminent.

La première fois que tu m’as frappé, je devais avoir quatre ans. Une main, un éclair, une minute de vérité. Ma bouche embrasée sous tes doigts.

La fois où j’ai essayé de t’apprendre à lire comme Mme Callahan me l’avait enseigné, mes lèvres contre ton oreille, ma main sur la tienne, les mots qui bougeaient sous les ombres que nous faisons. Mais cet acte (un fils qui enseigne à sa mère) renversait nos hiérarchies, et avec elles nos identités, qui dans ce pays étaient déjà précaires, captives. Après les bégaiements et les faux départs, les phrases déformées ou coincées dans ta gorge, après l’embarras de l’échec, tu as refermé le livre d’un geste brusque. « Je n’ai pas besoin de lire, as-tu dit, la mine froissée, et tu as repoussé la table. Je *vois*... ça m’a suffi jusqu’à présent, pas vrai? »

Et puis la fois avec la télécommande. Une ecchymose zébrée sur mon avant-bras, qui me ferait mentir à mes enseignants. « Je suis tombé en jouant à chat. »

La fois où, à quarante-six ans, tu as eu une brusque envie de colorier. « Allons chez Walmart, as-tu dit un matin. J’ai besoin de cahiers de coloriage. » Pendant des mois, tu as rempli l’espace entre tes bras de toutes les nuances que tu n’étais pas capable de prononcer. *Magenta, vermillon, safran, bronze, tilleul, cannelle*. Chaque jour, pendant des heures, tu te vautrais sur des paysages

de fermes, de prairies, de Paris, deux chevaux dans une plaine battue par les vents, le visage d'une fille avec des cheveux noirs et une peau que tu as laissée vierge, laissée blanche. Tu les accrochais partout dans la maison, qui commençait à ressembler à une salle de classe d'école élémentaire. Quand je t'ai demandé : « Pourquoi le coloriage, pourquoi maintenant ? », tu as posé le crayon bleu saphir et tu as contemplé, rêveuse, un jardin inachevé. « Je m'y évade juste un petit moment, as-tu répondu, mais je ressens tout. Comme si j'étais toujours là, dans cette pièce. »

La fois où tu m'as jeté la boîte de Lego à la tête. Le sang en pointillé sur le parquet.

« Ça t'est déjà arrivé de faire un décor, as-tu demandé en remplissant une maison à la Thomas Kinkade, et après tu te mets dedans ? Ça t'est déjà arrivé de rester en arrière et de te regarder t'enfoncer plus loin, plus profond dans ce paysage, t'éloigner de toi ? »

Comment aurais-je pu te dire que ce que tu décrivais, c'était l'écriture ? Comment aurais-je pu dire que nous sommes, en fin de compte, si proches que les ombres de nos mains, sans être sur la même page, se confondent ?

« Je suis désolée, as-tu dit, en mettant un pansement sur la coupure de mon front. Prends ton manteau. Je vais te payer un McDo. » La tête bourdonnante, j'ai trempé des nuggets de poulet dans le ketchup tandis que tu me regardais. « Il faut que tu deviennes plus grand, plus fort, O.K. ? »

J'ai relu le *Journal de deuil* de Roland Barthes hier, le livre qu'il a écrit chaque jour pendant un an après la mort de sa mère. *J'ai connu le corps de ma mère malade*, écrit-il, *puis mourant*. Et c'est là que je me suis arrêté. Là que j'ai décidé de t'écrire. À toi qui es toujours en vie.

Ces samedis de fin de mois où, s'il te restait de l'argent après les factures, nous allions à la galerie marchande. Certaines personnes s'habillaient pour aller à l'église, ou dîner chez quelqu'un : nous nous mettions sur notre trente-et-un pour nous rendre dans un centre commercial en bordure de l'autoroute 91. Tu te réveillais tôt, passais une heure à te maquiller, enfilais ta plus belle robe noire à paillettes, ton unique paire de créoles en or, des chaussures lamées noires. Et puis tu t'agenouillais et tu frottais ta main pleine de brillantine dans mes cheveux, et les rabattais d'un coup de peigne.

En nous voyant là, un inconnu aurait été incapable de dire que nous faisons nos courses à l'épicerie du coin sur Franklin Avenue, dont l'entrée était jonchée de vieux reçus de bons alimentaires, où les denrées de base comme le lait et les œufs coûtaient trois fois plus cher qu'en banlieue, et où les pommes, flétries et talées, traînaient dans une boîte en carton au fond détrempe par le sang de cochon qui avait coulé de la caisse de côtes de porc en vrac, la glace ayant fondu depuis longtemps.

« Viens on se prend de ces chocolats de luxe », disais-tu en désignant le chocolatier Godiva. Tu prenais un petit sac en papier contenant peut-être cinq ou six carrés de chocolat que nous choissions au hasard. C'était souvent tout ce que nous achetions au centre commercial. Et puis nous nous promenions, nous partageant un chocolat jusqu'à ce que nos doigts soient luisants de sucre et couleur d'encre. « C'est comme ça qu'il faut profiter de la vie », disais-tu en suçant tes doigts au vernis rose écaillé par une semaine de pédicures.

La fois avec tes poings, hurlant dans le parking, tes cheveux ciselés en rouge par le soleil de la fin d'après-midi. Mes bras qui protégeaient ma tête tandis que tes doigts repliés s'abattaient autour de moi.

Ces samedis-là, nous flânions dans les allées, jusqu'à ce que, l'une après l'autre, les boutiques baissent leur rideau métallique. Et puis nous prenions le chemin de l'arrêt de bus au bout de la rue, nos souffles flottant au-dessus de nous, et le maquillage qui séchait sur ton visage. Rien d'autre en main que nos mains.

Par ma fenêtre ce matin, juste avant le lever du soleil, un cerf se dressait dans un brouillard si dense et lumineux que le deuxième, pas très loin, ressemblait à l'ombre inachevée du premier.

Tu peux colorier ça. Tu peux l'appeler : « Histoire de la mémoire ».

La migration peut être déclenchée par l'angle des rayons du soleil, qui indique un changement de saison, de température, de végétation et de ressources alimentaires. Les femelles monarques pondent des œufs en cours de route. Toute histoire possède plus d'un fil, et chaque fil est une histoire de division. Le voyage fait sept mille sept cent soixante-dix kilomètres, davantage que ce pays dans sa longueur. Les monarques qui s'envolent vers le sud ne reverront pas le nord. Chaque départ est donc définitif. Seuls leurs enfants reviennent : seul l'avenir revisite le passé.

Qu'est-ce qu'un pays, sinon une sentence sans frontières, une vie?

La fois où chez le boucher chinois, tu as pointé du doigt le cochon rôti pendu à son crochet. « Ses côtes sont exactement comme celles d'un humain une fois qu'elles ont brûlé. » Tu as laissé échapper un petit rire sec, puis tu t'es interrompue, tu as sorti ton portefeuille, le visage pincé, et tu as recompté notre argent.

Qu'est-ce qu'un pays sinon la phrase qui vous condamne à vie?

La fois avec le bidon de lait. Le récipient qui explose sur l'os de mon épaule, et puis la pluie blanche et drue sur le carrelage de la cuisine.

La fois au parc d'attractions, où tu es montée dans le grand huit Superman avec moi parce

que j'avais trop peur d'y aller seul. Et où tu as vomi après, ta tête plongée tout entière dans la poubelle. Et moi qui, dans ma joie stridente, ai oublié de dire : *Merci*.

La fois où nous sommes allés chez Goodwill et avons rempli le caddie d'articles avec une étiquette jaune, parce que ce jour-là l'étiquette jaune signifiait cinquante pour cent de réduction supplémentaire. J'ai poussé le caddie et sauté à l'arrière, j'ai plané, notre butin de trésors au rebut me donnant l'impression d'être riche. C'était ton anniversaire. Nous faisons des folies. « Est-ce que j'ai l'air d'une vraie Américaine ? » as-tu demandé, pressant une robe blanche le long de ton corps. Elle était légèrement trop habillée pour que tu aies jamais l'occasion de la porter, mais quand même assez décontractée pour promettre la *possibilité* de servir un jour. Une chance. J'ai acquiescé, tout sourire. Le caddie était tellement plein à ce moment-là que je ne voyais même plus où j'allais.

La fois avec le couteau de cuisine – celui que tu as pris, puis reposé, tremblante, en disant à voix basse : « Va-t'en. Va-t'en. » Et j'ai couru dehors, dans les rues noires de l'été. J'ai couru jusqu'à ce que j'oublie que j'avais dix ans, jusqu'à être réduit aux seuls bruits des battements de mon cœur.

La fois où, à New York, une semaine après la mort du cousin Phuong dans l'accident de

voiture, j'ai pris la ligne 2 vers le nord et j'ai vu son visage, net et rond alors que les portes s'ouvraient, le regard braqué sur moi, vivant. J'en ai eu le souffle coupé – mais j'avais assez de jugeote pour savoir que c'était seulement un homme qui lui ressemblait. Pourtant, j'ai été bouleversé de contempler ce que je pensais ne jamais revoir : les traits à l'identique, la mâchoire lourde, le front dégagé. Son nom s'est précipité vers mes lèvres avant que je m'en souviennne. De retour en surface, je me suis assis sur une bouche d'incendie et je t'ai appelée. « Maman, je l'ai vu, ai-je soufflé. Maman, je te jure que je l'ai vu. Je sais que c'est idiot, mais j'ai vu Phuong dans le métro. » J'étais en train de faire une crise de panique. Et tu le savais. Pendant un moment tu n'as rien dit, puis tu t'es mise à fredonner la mélodie de *Joyeux anniversaire*. Ce n'était pas mon anniversaire, mais c'était la seule chanson que tu connaissais en anglais, et tu as continué. Et j'ai écouté, le téléphone pressé si fort contre mon oreille que, tout le reste de la soirée, j'ai eu un rectangle rose imprimé sur la joue.

J'ai vingt-huit ans, je fais 1,63 m, 51 kg. Je suis beau vu sous trois angles exactement, et sinistre de partout ailleurs. Je t'écris de l'intérieur d'un corps qui autrefois t'appartenait. Autrement dit, je t'écris en tant que fils.

Si nous avons de la chance, le dernier mot de la sentence peut devenir notre commencement.

Si nous avons de la chance, quelque chose se transmet, un autre alphabet inscrit dans le sang, les tendons et les neurones : des ancêtres chargeant les membres de leur espèce de cet élan silencieux qui les propulse vers le sud, vers l'endroit du récit auquel personne n'était censé survivre.

La fois où, au salon de manucure, je t'ai entendue consoler une cliente récemment endeuillée. Pendant que tu lui vernissais les ongles, elle parlait, entre ses larmes. « J'ai perdu mon bébé, ma petite fille, Julie. Je n'arrive pas à y croire, c'était ma plus forte, ma plus âgée. »

Tu as hoché la tête, le regard sérieux derrière ton masque. « Ça va aller, ça va aller, as-tu dit, ne pleurez pas. Votre Julie, as-tu continué, morte comment ? »

— Cancer, a répondu la dame. Et dans le jardin, en plus ! Elle est morte juste là dans le jardin, bon sang. »

Tu as reposé sa main, enlevé ton masque. Cancer. Tu t'es penchée en avant. « Ma mère aussi, elle meurt à cause le cancer. » La pièce est devenue silencieuse. Tes collègues se sont tortillées sur leur siège. « Mais qu'est-ce qui se passe dans jardin ? Pourquoi elle meurt là ? »

La femme s'est essuyé les yeux. « C'est là qu'elle vit. Julie est mon cheval. »

Tu as hoché la tête, remonté ton masque, et tu t'es remise à lui vernir les ongles. Après le

départ de la femme, tu as balancé la protection à travers la pièce. « Une saloperie de cheval? Merde alors, j'étais prête à aller sur la tombe de sa fille avec des fleurs! » as-tu dit en vietnamien. Pendant le restant de la journée, tandis que tu travaillais sur une main ou une autre, tu levais parfois les yeux et gueulais : « C'était une saloperie de cheval! » et nous éclations tous de rire.

La fois où, à treize ans, j'ai fini par dire stop. Ta main en l'air, ma pommette brûlante du premier coup. « Stop, Maman. Arrête de faire ça. S'il te plaît. » Je t'ai toisée fixement, comme j'avais alors appris à regarder dans les yeux les brutes qui s'en prenaient à moi. Tu t'es détournée et, sans rien dire, tu as enfilé ton manteau en laine marron et tu es partie faire des courses. « Je vais acheter des œufs », as-tu dit par-dessus ton épaule, comme s'il ne s'était rien passé. Mais nous savions tous les deux que c'était terminé. Tu ne me frapperais plus jamais.

Les monarques qui ont survécu à la migration ont transmis ce message à leurs enfants. Le souvenir des membres de leur famille perdus lors du premier hiver était tissé dans leurs gènes.

À quel moment une guerre prend-elle fin? À quel moment puis-je prononcer ton nom et ne lui faire dire que ton nom, et pas ce que tu as laissé derrière toi?

La fois où j'ai ouvert les yeux sur une heure bleue d'encre, ma tête – non, la maison – emplie

d'une musique douce. Mes pieds sur le parquet froid, je suis allé dans ta chambre. Ton lit était vide. « Maman », ai-je dit, aussi immobile qu'une fleur coupée sur la musique. C'était du Chopin, et ça sortait de la penderie. La porte se découpant sur fond de lumière rougeâtre, comme l'entrée d'un bâtiment en feu. Je me suis assis devant, j'ai écouté les premières notes et, dessous, ton souffle régulier. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là. Mais à un moment je suis retourné au lit, j'ai tiré les couvertures sur mon menton jusqu'à ce que ça s'arrête, non pas le morceau mais mes tremblements. « Maman, ai-je répété dans le vide, reviens. Sors de là et reviens. »

Tu m'as dit une fois que l'œil humain était la plus solitaire des créations divines. Que tant de choses de ce monde traversent la pupille, et que pourtant elle ne retient rien. L'œil, isolé dans son orbite, ne sait même pas qu'il y en a un autre, exactement pareil, à quelques centimètres de lui, tout aussi avide, tout aussi vide. En ouvrant la porte d'entrée sur la première neige de ma vie, tu as murmuré : « Regarde. »

La fois où, tout en éboutant un panier de haricots verts au-dessus de l'évier, tu as dit de but en blanc : « Je ne suis pas un monstre. Je suis une mère. »

Qu'entendons-nous par le mot survivant? Un survivant, c'est peut-être le dernier qui rentre chez lui, l'ultime monarque qui se pose sur une branche déjà lourde de fantômes.

Le matin s'est refermé sur nous.

J'ai posé le livre. Les têtes des haricots verts continuaient à se briser net. Ils tambourinaient dans l'évier comme des doigts. « Tu n'es pas un monstre », ai-je dit.

Mais je mentais.

Ce que je voulais dire en réalité, c'est qu'être un monstre ce n'est pas si terrible. De la racine latine *monstrum*, messenger divin des catastrophes, qui a évolué en ancien français pour désigner un animal aux innombrables origines : centaure, griffon, satyre. Être un monstre, c'est être un signal hybride, un phare : à la fois refuge et avertissement.

J'ai lu que les parents qui souffrent du syndrome de stress post-traumatique sont plus susceptibles de frapper leurs enfants. Peut-être y a-t-il une origine monstrueuse à cela, en fin de compte. Peut-être que lever la main sur son enfant, c'est le préparer à la guerre. Affirmer qu'avoir un cœur qui bat n'est jamais aussi simple que la tâche dévolue à ce dernier : dire *oui oui oui* au corps.

Je ne sais pas.

Ce que je sais, c'est que cette fois-là chez Goodwill, tu m'as tendu la robe blanche, les yeux vitreux et écarquillés. « Tu peux lire ça, as-tu demandé, et me dire si ça résiste au

feu? » J'ai examiné l'ourlet, étudié les caractères imprimés sur l'étiquette et, encore incapable de lire moi-même, j'ai répondu : « Ouais. » Je l'ai dit quand même. « Ouais, ai-je menti, brandissant la robe sous ton menton. Ça résiste au feu. »

Des jours plus tard, un garçon du quartier, passant à vélo, me verrait porter cette même robe – je l'avais enfilée en pensant te ressembler davantage – dans le jardinet devant la maison, pendant que tu étais au travail. À la récré le lendemain, les gosses m'appelleraient *taré*, *tapette*, *tarlouze*. J'apprendrais, bien plus tard, que ces mots étaient également des itérations de *monstre*.

Parfois, j'imagine que les monarques furent non seulement l'hiver mais aussi les nuages de napalm de ta jeunesse au Vietnam. Je les imagine s'envoler indemnes au-dessus des brasiers brûlants, leurs minuscules ailes noir et rouge dansant comme des débris soufflés sur des milliers de kilomètres à travers le ciel, de sorte qu'en levant les yeux, il est impossible désormais de deviner l'explosion qui les a fait naître, c'est juste une famille de papillons qui planent dans l'air pur et frais, leurs ailes enfin capables, après tant d'incendies, de résister au feu.

« Tant mieux, mon bébé. » Ton regard s'est perdu par-dessus mon épaule et, le visage de marbre, tu as pressé la robe contre ta poitrine. « Tant mieux. »

Tu es une mère, Maman. Tu es également un monstre. Mais j'en suis un aussi – et c'est pour ça que je ne peux me détourner de toi. C'est pour ça que j'ai choisi la plus solitaire des créations divines et t'ai placée à l'intérieur.

Regarde.

Dans une version précédente de cette lettre, que j'ai supprimée depuis, je te racontais comment je suis devenu écrivain. Comment, premier membre de notre famille à aller à l'université, j'ai gaspillé cette chance en étudiant l'anglais. Comment je fuyais mon lycée pourri pour passer mes journées à New York, perdu dans les rayonnages des bibliothèques, à lire des textes obscurs écrits par des gens morts, dont la plupart n'auraient jamais imaginé voir un jour un visage comme le mien se pencher sur leurs phrases – et encore moins que ces phrases me sauveraient. Mais désormais tout cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que, même si je l'ignorais alors, tout cela m'a amené ici, à cette page, à te raconter tout ce que tu ne sauras jamais.

Ce qui s'est passé, c'est qu'autrefois j'ai été un enfant, intact. J'avais huit ans le jour où j'ai contemplé le visage endormi de Grand-mère Lan, dans le deux-pièces de Hartford. Bien

qu'elle soit ta mère, elle ne te ressemble en rien ; la peau trois tons plus sombre, de la couleur de la terre après l'orage, drapée sur un visage squelettique dont les yeux brillaient comme du verre pilé. J'ignore ce qui m'a fait quitter mon petit tas vert de soldats pour m'approcher d'elle, couchée sous une couverture sur le plancher, les bras croisés sur la poitrine. Ses yeux bougeaient derrière leurs paupières tandis qu'elle dormait. Son front, lacéré de rides profondes, trahissait ses cinquante-six ans. Une mouche a atterri au coin de sa bouche, puis rampé vers le bord de ses lèvres violacées. Un spasme s'est emparé quelques secondes de sa joue gauche. La peau, grêlée de larges pores noirs, s'est plissée au soleil. Je n'avais jamais vu autant de mouvement dans le sommeil – à part chez les chiens, qui courent dans des rêves qu'aucun d'entre nous ne connaîtra jamais.

Mais je me rends compte à présent que ce que je cherchais, c'était l'immobilité, non de son corps qui continuait son tic-tac pendant qu'elle dormait, mais de son esprit. Ce n'est que dans ce calme tressaillant que son cerveau, agité et tempétueux pendant les heures d'éveil, s'apaisait pour atteindre une forme de quiétude. C'est une inconnue que je contemple, ai-je pensé, une inconnue aux lèvres contractées dans une expression de contentement étrangère à la Lan que je connaissais éveillée, celle qui se répandait en divagations débitées à toute allure, la guerre n'ayant fait qu'aggraver sa schizophrénie. Dans

l'agitation, c'est ainsi que je l'avais toujours connue. Du plus loin que je me souviens, elle vacillait sous mes yeux, tanguait au bord de la raison. C'est pourquoi l'étudier ainsi, paisible dans la lumière de l'après-midi, était comme contempler le passé.

L'œil s'est ouvert. Vitreux sous son voile de sommeil laiteux, il s'est écarquillé pour embrasser mon image. Je me suis ramassé sur moi-même, épinglé par le rai de lumière qui filtrait à travers la fenêtre. Puis le deuxième œil s'est ouvert, légèrement rose mais plus clair. « T'as faim, Little Dog? » a-t-elle demandé, le visage sans expression, comme si elle dormait encore.

J'ai hoché la tête.

« Qu'est-ce qu'on mange, dans un moment comme celui-là? » Elle a fait un geste embrassant la pièce.

Question rhétorique, ai-je décidé, et je me suis mordu la lèvre.

Mais j'avais tort. « J'ai dit *qu'est-ce qu'on mange?* » Elle s'est redressée, ses cheveux mi-longs déployés derrière elle comme ceux d'un personnage de dessin animé soufflé par une explosion de TNT. Elle s'est approchée à quatre pattes, s'est accroupie devant les petits soldats, en a ramassé un dans le tas et l'a pincé entre deux doigts pour l'étudier. Ses ongles, parfaitement vernis et manucurés par tes soins avec ta précision habituelle, étaient l'unique chose sans défauts chez elle. Soignés, laqués de vermeil, ils

juraient avec ses articulations calleuses et gercées tandis qu'elle tenait le soldat, un opérateur radio, et l'examinait comme un artefact ancien tout juste déterré.

Une radio fixée au dos, le soldat a un genou à terre et hurle pour l'éternité dans le récepteur. Sa tenue évoque un combattant de la Seconde Guerre mondiale. « Qui êtes vousse, missteur? » a demandé Lan à l'homme de plastique dans un mélange d'anglais et de français approximatifs. D'un geste brusque, elle a plaqué la radio contre son oreille et écouté attentivement, le regard rivé sur moi. « Tu sais ce qu'ils me disent, Little Dog? » a-t-elle chuchoté en vietnamien. « Ils disent... » Elle a incliné la tête de côté, s'est penchée vers moi, les pastilles Ricola pour la toux et les effluves chargés du sommeil se mêlant dans son haleine, la tête du petit homme vert engloutie dans son oreille. « Ils disent que les bons soldats ne gagnent que si leur grand-mère leur fait à manger. » Elle a laissé échapper un unique gloussement sec... et puis elle s'est arrêtée, l'expression soudain vide, et a placé l'opérateur radio dans ma main, l'a refermée pour former un poing. Et puis elle s'est levée, pour gagner la cuisine d'un pas traînant, suivie par le claquement de ses sandales. Je me suis cramponné au message, l'antenne en plastique plantée dans ma paume comme un poignard, tandis que le son du reggae étouffé par le mur d'un voisin s'insinuait dans la pièce.

Ocean Vuong

Un bref instant de splendeur

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marguerite Capelle

« Depuis tout ce temps je me disais que nous étions nés de la guerre, mais je me trompais, Maman. Nous sommes nés de la beauté. »

Un fils écrit à sa mère une lettre qu'elle ne lira jamais. Née d'un soldat américain et d'une paysanne vietnamienne, elle est analphabète, parle à peine anglais et travaille dans un salon de manucure aux États-Unis. Elle est le produit d'une guerre oubliée. Refusant le silence, son fils retrace leur histoire familiale avec une urgence et une grâce stupéfiantes : sa grand-mère traumatisée par les bombes, les poings durs de sa mère contre son corps d'enfant, son premier amour marqué d'un sceau funeste. Mais aussi la tendresse et les rires, la découverte du désir, de son homosexualité et, plus que tout, du pouvoir rédempteur des mots.

« Un choc. D'une beauté folle. »

Olivia de Lamberterie, France Inter

Prix *Les Inrockuptibles* étranger 2021

folio

folio-lesite.fr



Un bref instant de splendeur
Ocean Vuong

Cette édition électronique du livre
Un bref instant de splendeur d'Ocean Vuong
a été réalisée le 27 juin 2022
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072977428 - Numéro d'édition : 433330)

Code Sodis : U43784 - ISBN : 9782072977459

Numéro d'édition : 433333